

« Tourist Room »

Stéphane Lépine

Numéro 24 (3), 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29476ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lépine, S. (1982). Compte rendu de [« Tourist Room »]. *Jeu*, (24), 109–111.

bon droit qualifier de poétique. La suite des images-séquences de *l'Homme rouge*, si elle ne véhicule pas de message ni ne crée d'atmosphère, induit cependant une profonde impression chez le spectateur.

Les personnages de Maheu vivent le désespoir. Autour du père, on sent toute la misère de la Grande Crise. Le fils vit l'angoisse de notre temps, celle du vide et du bruit, qui mène à la folie et à la destruction. Ces hommes sont défaits, battus, et il ne leur reste de vivant que leur désir. C'est dans cette direction qu'il faut chercher le sens de ce spectacle.

Face au quotidien qui bat toujours tout en brèche dans l'individu, il ne reste que le désir, aussi fatigué soit-il, et le sens de l'émerveillement qui permettent de continuer d'avancer. La relation du père au fils, la filiation elle-même en dehors de tout contexte familial, devient alors le symbole de la survie obstinée de la vie intérieure et individuelle contre la vie dans le temps et le monde qui semble continuellement la ronger. Pour survivre, l'individu devrait donc établir un rapport paradoxal entre la lucidité et le désir jusqu'à pouvoir se dire qu'il a mal, que tout va mal et qu'il n'y a aucune raison pour que ça aille mieux, mais qu'il va continuer à marcher quand même parce que certaines choses sont belles malgré tout, surtout lorsqu'on n'attend plus rien.

Doit-on dire alors que *l'Homme rouge* est un spectacle désespéré? Je ne crois pas. C'est le spectacle de personnages qui nous ressemblent à nous, gens de 1982, désabusés, qui ne croyons plus à rien mais qui n'avons pas encore appris à vivre sans croire. Malgré la vision dure qu'il a de son temps, Gilles Maheu a peint les murs de son décor en rose et ce n'était pas là, je crois, pure ironie.

benoît laplante

« tourist room »

Revue musicale des Productions Germaine Larose; recherche et création: Diane Blanchette et Alain Kémeid; collaboration au texte: Nicole Leriche; mise en scène: Alain Kémeid; musique originale: Benoît Rousseau; décors, costumes et éclairages: Michel Demers; mouvements: Paul-André Fortier; avec: Chantal Baril, Diane Blanchette, Roch Harvey, Daniel Lavoie, Suzy Marinier et Benoît Rousseau; présentée au Conventum, du 9 avril au 1^{er} mai 1982.

« Les tourist rooms font image à travers le flou de cette même nuit. Monde clos que le quadrilatère [Ste-Catherine-St-Paul/St-Laurent-St-Denis]! Fête ou manifestation, les tourist rooms sont d'adon. Chambre louée pour la soirée, la nuit, afin d'échapper rapidement aux charges policières, de se retrouver le plus tôt possible entre amis, discutant, fumant, imbibés de musique, de roux, prenant ombrage des profils remués sur le blanc des murs, prenant racine sur les lattes froides de frêne ».

Nicole Brossard, *Sold-Out*.

Not a love story?

Il y a une minute, j'étais sur Sainte-Catherine. J'y ai vu beaucoup de gens qui s'ennuyaient. Assis ou appuyés aux murs de briques, les yeux maquillés, ils (devrais-je dire elles?) fixaient le vide de la rue bondée. La ville est remplie de gens qui se déguisent. C'est le théâtre de la rue: avec l'éclairage des enseignes et des néons, avec la musique des voix qui répond au vacarme de la mécanique. Je me suis réfugié au théâtre. Il y avait une enseigne au-dessus de la porte d'entrée. Elle indiquait CONVENTUM. En rouge. (Sans doute le nom d'une maison close, pensais-je...) Un établissement à la mode où les gens qui s'ennuient vont se divertir. Pour une légère somme, des acteurs se déguisent, se maquillent et se donnent en spectacle. Mais le spectacle ne peut pas toucher. Nous sommes au théâtre, ne l'oublions pas.

Dans la pénombre, j'attends impatiem-

ment que le monde de l'illusion me soit révélé. Le jeu va bientôt commencer. La scène est recouverte d'un grand drap blanc sous lequel se profile une réalité cachée. On n'a plus les rideaux de scène qu'on avait!... Sur le mur du fond, une autre enseigne. Je ne porte pas attention. Et puis, soudain, je me rends compte que ce n'est pas l'indication d'une sortie (l'EXIT habituel), mais plutôt celle d'une entrée: l'enseigne ondoiyante d'un TOURIST ROOM. Suis-je bien au théâtre? Je me suis peut-être vraiment trompé de porte.

Et puis la musique emplit l'atmosphère. Les rideaux s'ouvrent. Les acteurs apparaissent. Ils étaient déjà en scène. Voilà qu'ils percent le voile qui recouvre cette scène interdite. « Les doubles rideaux du tabernacle étant mal joints, ménageant une fente aussi obscène qu'une braguette déboutonnée, laissaient dépasser la petite clé qui tient la porte close ».¹ L'interdiction est levée. C'est le retour du refoulé! La prostitution occupe toute la scène. C'est par l'utilisation de la représentation, dans laquelle elle s'exerce effectivement depuis toujours, que la prostitution sera dévoilée dans sa plus pure réalité.

En effet, *Tourist Room* ne parle pas « de » la prostitution, ne veut pas toucher la réalité même de la prostitution. Celle-ci n'existe pas. La prostitution appartient au domaine de la représentation et seul le représenté pouvait en donner une image juste et, pour ainsi dire, réelle. Il ne s'agit donc pas de discourir « sur », de faire une enquête morale ou de tenter de récupérer la question derrière le déguisement hypocrite d'une pseudo-idéologie. Par l'utilisation de la représentation, c'est l'inauthenticité qui nous est révélée. Sur la scène du théâtre,

l'acteur se déguise et c'est l'affreuse torture du travestissement et de la perte d'identité qui est clairement dépeinte. Et, malgré lui, le spectateur est entraîné dans le jeu et pris au piège de la représentation. Complice de l'acteur qui donne le spectacle de la prostitution, il est aussi le spectateur d'un show auquel il pourrait bien assister ailleurs qu'au théâtre. Et lorsqu'à la fin, les acteurs enlèvent leurs vêtements de scène pour enfiler leurs propres vêtements, et quitter le cadre de la scène/représentation en traversant la salle, le spectateur se retrouve devant une fille qui chante pour lui, discréditant en quelque sorte le pré-supposé sécurisant de la représentation théâtrale. Son histoire lui est envoyée en pleine figure, et c'est le réel indiscutable de sa vie à lui qui semble vouloir être atteint. Mais tout ça, c'est du théâtre! Les lumières se rallumeront dans la salle, les acteurs viendront saluer, nous les applaudirons franchement, animés par le sentiment d'avoir touché quelque chose de vrai. L'émotion ne serait-elle donc pas ressentie par le spectateur au moment où l'imagination laisse entrevoir les quelques précieuses parcelles de réalité?

Tourist Room se situe à l'opposé du théâtre didactique. C'est d'abord et avant tout un spectacle où les multiples tableaux qui nous sont présentés, images toujours révélatrices sans être pour cela « réalistes », composent une vision du problème et non un portrait se voulant d'une exactitude absolue. Cela permet finalement de dépasser le thème initial pour atteindre un sujet beaucoup plus profond: celui du besoin d'amour, comme les acteurs le disaient eux-mêmes en interview. En fait, la pièce se présente comme le long soliloque d'une jeune femme, ponctué de retours en arrière ou de différentes investigations sur les propos qu'elle énonce. On effectue donc une sorte de circonscription d'un cas bien particulier. Ainsi, toutes les sé-

1. Jean Genet, *Notre-Dame des Fleurs*, Éditions Marc Barnezat-l'Arbalète, coll. « Folio », 1978, p. 183.



Daniel Lavoie, Roch Harvey et Diane Blanchette dans *Tourist Room* des Productions Germaine Larose.

quences (plans coupés, séquences rapides, gros plans) permettent au personnage de se composer peu à peu sous nos yeux, nous laissant percevoir la pression et les rapports de domination à la source de l'aliénation.

Ici, la mise en scène, usant au départ d'un minimum de moyens et d'une grande simplicité, procède à une véritable alchimie du matériau, qui se transforme, prend divers sens, suit diverses impressions. Le regard sur soi et sur le monde en atteint une richesse, une complexité et une justesse d'autant plus exceptionnelle. Le questionnement sur le problème de la prostitution se voit représenté par un questionnement sur le sens même du matériau servant à l'élaboration du spectacle. Le théâtre devient plus que jamais un moyen d'exprimer, de prendre position et ce, sans faire de discours. C'est une mise en lumière de la dialectique, une prise de conscience éclairée et absolument non pédagogique.

Saurez-vous m'excuser d'avoir si peu parlé de *Tourist Room* comme spectacle, et d'avoir même omis tout commentaire sur l'excellente musique de Benoît Rousseau? Peut-être, si je vous dis que *Tourist Room* m'est d'abord apparu comme un constat lucide sur la pollution intérieure, un reflet de l'aliénation et de notre destruction progressive. L'instauration du règne du paraître entraîne une véritable panique du réel. *Tourist Room* donne le spectacle accablant des solitudes corporelles, des rêves sensuels, des jouissances solitaires, cruelles parce qu'à cru. *Tourist Room* empoigne le spectateur pour le faire revenir de sa désaffection.

Not a love story?

Le théâtre demeure toujours le lieu d'une scène d'amour, où le désir entraîne et motive tout.

stéphane lépine